

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

III

Place de la République

Théâtre

Clément**Hervieu-Léger**

| 1h05 | Mise en scène C. Hervieu-Léger. Jusqu'au 30 juin, Théâtre du Lucernaire, Paris 6^e, tél. : 01 45 44 57 34.

IIII

Le Conte des contes

Théâtre

d'après**Giambattista****Basile**

| 1h50 | Mise en scène Omar Porras, adaptation Marco Sabbatini. Jusqu'au 1^{er} juin, Théâtre Nanterre-Amandiers (92), tél. : 01 46 14 70 00.

Philippe Guoin, meneur de revue et thérapeute (*Le Conte des contes*).



Il y a le théâtre dépressif et le théâtre explosif. Les spectacles mélancoliques et les odes à la joie. *Place de la République* appartient à la première catégorie. Deuxième pièce écrite par Clément Hervieu-Léger (sociétaire de la Comédie-Française) et aussi vaguement autobiographique que sa première, *Le Voyage en Uruguay*. Pas d'itinérance ici, juste du surplace sur un banc. Un homme (Daniel San Pedro) prend un Polaroid d'une jeune femme assise (Juliette Léger). Il aime photographier les inconnus; elle, cherche plutôt parmi les passantes des jeunes femmes qui ressembleraient à Anne, sa meilleure amie qui s'est suicidée. Deux cœurs blessés. Qui vont évoquer leurs disparus. Pas forcément des morts, mais des proches qui se sont évaporés. À l'image d'Arthur Rimbaud devenu marchand au loin et souvent cité dans ce duo ténébreux et lumineux à la fois où se mettent à vibrer les absents et tournoyer les fantômes. L'écriture de Clément Hervieu-Léger est parfois maladroite, entrecoupant deux quasi-monologues d'une longue scène de danse ou faisant défiler de manière interminable les numéros des disparus sur les smartphones des personnages. Grâce au jeu d'une délicatesse, d'une humanité rare de Daniel San Pedro et Juliette Léger, on se laisse pourtant emporter par la litanie songeuse de ceux qui nous ont quittés mais restent là, et nous hantent. Le théâtre fait des miracles. Il ressuscite sans fin les morts.

Cette résurrection-là, le Colombien-Suisse Omar Porras la cultive en magicien, avec son art baroque, excessif et

flamboyant pour raconter sur scène des histoires grotesques et folles. Dans *Le Conte des contes*, il s'inspire de l'ouvrage éponyme d'un poète-courtisan napolitain méconnu mais qui a pourtant nourri Charles Perrault, les frères Grimm et Edgar Allan Poe: Giambattista Basile (1566-1632). Écrit en dialecte napolitain et publié en 1634, son savoureux et terrifiant recueil, pas si loin du *Décameron* de Boccace (1313-1375), emboîte les uns dans les autres une quarantaine de récits, censés redonner le sourire à la fille d'un roi. C'est leur fils trop mélancolique que veulent soigner, ici, de riches bourgeois. Ils redoutent qu'il contamine sa jeune sœur et font appel au fameux Dr Basilio (Philippe Guoin) et à sa thérapie de choc: soigner par les contes. Tantôt inquiétant M. Loyal en costume de soirée et visage de clown blanc, tantôt meneur de revue façon *Cabaret*, l'éblouissant Philippe Guoin, corps menu et gestuelle d'acrobate, fait s'enchaîner les histoires devant une famille où la mère a des airs de vamp castratrice, le père un visage de loup, la sœur des couettes d'épagneul, le cuisinier un masque de tueur, quand la soubrette se transforme en sexy danseuse de music-hall. Sous des lumières de rêve ou de cauchemar, dans un décor transformable à vue – de la salle à manger à la cuisine de la demeure, en passant par une cabane en forêt –, Omar Porras nous entraîne dans un monde cruel de père incestueux, de prince violeur, de mère fatale, d'enfants niaiseux, de serpent, de lapin, de chaperon rouge et d'oranges magiques. Dans leurs délirants costumes, chantant et dansant dans ce qui pourrait être aussi une comédie musicale surfant sur fantasmes, désirs et songes, les comédiens invitent à se délester des angoisses, terreurs et interdits. Leurs contes sont autant d'exutoires qui dévoilent nos troubles, nos hantises et nos obsessions. Par ses images entre burlesque et sublime, son humour rosse et son art des infinies métamorphoses, Omar Porras et sa bande non seulement nous transportent en royaume d'enfance mais nous révèlent aussi via la farce nos lâchetés et impuissances d'adultes. Pour grandir enfin? Vivre en tout cas. Il y a les spectacles pour mieux mourir et les spectacles pour mieux vivre ●